

CALENDRIER CARNAVALESQUE DE 1904.

BALS A L'OPERA.

Equipe de Nérée, lun., 11 janvier.
Falsita dans, vend., 29 janvier.
High Priests of Mithras, lun., 1er février.

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (7 h du matin, Midi, 3 P.M., 6 P.M.) and Temperature (Centigrade).

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 7 janvier.—Indications pour la Louisiane.—Temp. — couvert vendredi, pluie vendredi soir et samedi; vents variables du sud-est.

Aveux stupéfiants.

Nous avons sous les yeux des dépêches de Chicago dont la simple lecture jette le public dans la plus profonde stupeur. Elles dénotent, de la part de l'administration du théâtre...

Un gisement aurifère en France.

Les journaux de la Mayenne annoncent la nouvelle assez surprenante qu'un gisement aurifère de plusieurs kilomètres carrés vient d'être découvert dans ce département, et que la teneur en métal précieux des roches qui le composent le rendraient exploitable.

Irrigation nationale

On sait que les Etats-Unis ne sont qu'une immense vallée s'étendant du Nord au Sud, des sources du Mississippi jusqu'à son embouchure, dans le golfe et de l'Ouest à l'Est, depuis les montagnes Rocheuses jusqu'aux côtes de l'Atlantique.

C'est pour éviter ces inconvénients, pour régulariser l'écoulement des eaux, pour le systématiser, pour y établir l'unité et l'harmonie qu'a été créée la grande Association Nationale d'Irrigation qui est toute jeune encore et ne compte que quelques années d'existence.

Mais elle a fait de rapides progrès dans ces derniers temps. Son dernier congrès qui a été tenu à Ogden, Utah, comptait déjà vingt-deux Etats gouverneurs, sénateurs, hommes d'Etat et hommes d'affaires.

Le prochain qui siégera à El Paso, tout près de nous, en comptera plus encore.

Le choix de El Paso, à quelques pas de la Nouvelle-Orléans, indique très nettement le rôle important que nous avons à jouer dans cette grave affaire d'irrigation nationale. Rien de plus naturel.

N'est-ce pas ici que viennent se déverser toutes les eaux de la grande vallée? Aussi voyons-nous avec plaisir, avec fierté, des Louisianais figurer au premier rang parmi les principaux membres de l'Association.

Au Nord, comme à l'Ouest et à l'Est, on compte beaucoup sur notre secours pour délivrer le pays des inondations qui l'affligent chaque année, aux époques de grandes eaux. Sous ce rapport, nous ne désappointerons personne.

La politique n'a rien à voir ici. C'est une question de salut public qui s'agit et que nous saurons régler à la satisfaction et pour le bien de tous.

Cette curieuse découverte d'un véritable "placer" français est naturellement ardemment discutée, déclarée sans intérêt par les uns, portée aux nues par les autres.

Les analyses des chimistes venant se joindre aux investigations des géologues diront exactement, dans quelque temps, ce qu'il faut en penser, et si le sol de la Mayenne peut faire concurrence à l'Alaska.

LES NOUVELLES.

NOTRE MAIRE.

Encore une catastrophe, de chemin de fer, cette fois; une terrible collision qui a coûté la vie à plus de vingt voyageurs, tués sur le coup et à laissé sur le terrain une quarantaine ou une cinquantaine de personnes, hommes, femmes et enfants, peut-être même davantage.

Il semblerait, en vérité, que, depuis quelques jours, la fatalité nous poursuivait et s'acharne à notre perte.

Il ne nous est plus possible de jeter les yeux sur un journal sans y rencontrer le récit de quelque affreux malheur dont les détails nous font dresser les cheveux d'horreur.

Nous attribuons toutes ces calamités à un concours de circonstances malheureuses que nous ne pouvons prévoir, encore moins éviter.

C'est là une erreur lamentable. Pour peu que nous cherchions à nous en rendre compte, nous trouverons les preuves d'une imprévoyance coupable, d'une négligence impardonnable.

Voilà bien longtemps que dure cette horrible situation, et que les esprits clairvoyants nous assourdissent de leurs sinistres prédictions, nous les avons trop souvent traités de prophètes de malheur, et nous n'avons tenu aucun compte de leurs plaintes.

Il nous fallait une leçon sévère pour nous dessiller les yeux et nous faire entrevoir la terrible vérité. Elle vient de nous être faite d'une cruelle façon, et nous pouvons remercier le ciel de ne nous avoir pas choisis pour ses principales victimes.

Ce qui nous a rassurés tout d'abord, au reçu de l'épouvantable nouvelle, c'est que le coup ne nous a pas frappés directement et sans avertissement; c'est, surtout, que nous connaissions à fond nos autorités municipales et que nous savions ce qu'elles sont capables de faire en pareille occurrence.

Sans le vouloir, sans le savoir, sans songer au seul instant à en tirer le moindre profit, uniquement guidés par ses instincts honnêtes et dévoués, notre maire s'est conduit admirablement depuis quelques jours.

Assurément, nous sommes ici bien loin de Chicago et l'on pouvait s'attendre à ce que les mesures de sûreté et de salut se fissent quelque peu désirer. Tout politicien digne de ce titre se fût piqué d'habileté et eût voulu profiter de la circonstance pour se dresser à lui-même un petit piédestal.

Rien de semblable chez notre maire. Il n'a consulté personne; il a agi spontanément, sans se demander ce que pouvaient faire les autres, et quand toutes ses mesures ont été prises, on s'est aperçu que son œuvre valait celle du maire de Chicago et qu'à certains points de vue il l'avait même dépassé.

Quelle belle chose que le dévouement quand il est dégagé de toute arrière-pensée, et que ne peut-on pas faire en son nom?

Le président de la compagnie de l'Union Pacific.

New York, 7 janvier.—E. H. Harriman a été élu aujourd'hui président de la compagnie de chemin de fer de l'Union Pacific.

LE 8 JANVIER.

A l'occasion de l'anniversaire de la bataille de la Nouvelle-Orléans que le général André Jackson livra aux Anglais le 8 janvier 1815, nous publions deux poésies qui parurent en 1840, sous le titre de "Les Louisianaises".

Ces poésies sont à l'adresse du héros de cette journée le "Old Hickory" qui fut, quelques années plus tard, élevé à la présidence de l'Union américaine et qui devint une des gloires de son pays.

Les deux poésies sont signées d'un nom connu, Tullius St-Céran.

AU GENERAL JACKSON

Le 24 septembre 1830.

Ecoute... c'est la voix du peuple qui t'appelle. Du grand peuple, à l'instant, qui déjà les épèles, Enseignant à peser les trois noms, scintillants Qui sont pour tous les rois comme un coup de tonnerre.

Alors que ces vautours, apâtrés dans leur air, Entendent ces noms foudroyants.

Washington! Lafayette! et Jackson! Quelle gloire Est celle qui soulève et qui pâlit De César, d'Alexandre, et de Napoléon!

C'est que la liberté l'emporte sur le glaive, Et que contre ses fils rien d'impur ne se lève Pour polluer leur dévouement.

Toutefois, vieux soldat, une hurlante D'ennemis, à tes pieds, comme l'onde, Mais sans la foudre au ciel, l'orgie serait banale.

La haine fait encore que ton nom nous transporte, C'est un ver distingué que l'appétit de la tombe d'Annibal.

"Viendras-tu?" Nous avons, vois-tu, soit de la rue Du héros qui surgit dans la foudre, Pour saisir l'étendard, et nous dire: Nous voulons tous revoir cette tête blanche.

Par laquelle Orléans fut si tôt affranchie Du boa, sur ses pieds, bavant.

Car "ce n'est pas le fer qui gagne les batailles; Le glaive n'est fécond qu'en vainnes funérailles.

C'est Minerve qu'il faut louer, et non Bellone; Du chef qui nous guide, n'est-ce pas la prudence Qui méditant l'assaut, a dit à l'vaillance: C'est là qu'il faut lever ton bras!

Tu viendras: car le ciel, pour la grande journée Qui doit voir la Cité par ton aspect conservé vivants des apprêts éclatants: Si la mort t'enleva d'armes quel-ques vieux frères, Du GLOIREUX JANVIER, sous nos jeunes bannières.

Brillent encore des combattants. Que le premier d'entre eux qui lui t'offre, Soit DAVEZAC! s'ais-tu quelque ami plus sincère? Côte à côte avec toi, qui s'est montré plus grand, Alors qu'aux mille reluis de ta magnifique épée, Albion pâlisait comme l'herbe coupée.

Qu'emporte avec lui le torrent! Tu viendras: car sans toi point de guerrière fête; Car sans toi seraient sourds le cri de la trompette, Le profond grondement du canon, du tambour.

Et le hennissement du coursier, que l'incorcelle La dent de l'éperon, et dont le sang ruisselle, Pour iriser le plus grand jour!

Tu viendras: pourquoi non? Par tout ou ton char file, Je veux par nos heures voir tomber la voix vile Des ingrats appelant la mort de Phocion.

Où le bannissement d'Aristide ou (Camille)! Je veux revoir ton front quand la poudre pétille, Avant qu'il entre au Panthéon!

AU GENERAL JACKSON

Le 12 janvier 1840.

C'est bien, je suis content, car j'ai revu ta face! C'eût été mal à toi de laisser sans préface Ce livre fait soldats et drapeaux, où l'année, Tous les ans, en plein champ, au grand effort, Ce qu'il vit pour prétendre à la voix de la lyre, Et pour arborer le laurier!

La préface balance, à mes yeux, l'œuvre entière; Son style devait seul répandre la lumière Sur se vivant feuillet par la gloire enfantie; Dans ton front digne et fier qui conduisait la foule, Quand des combats hurlait et boudissait la houle, Où serait notre liberté?

Où serait le laurier ornant la chevelure? D'Orléans, pour neurrir l'impavide nature De tous ces nouveaux preux postulant le raison? De ces Cids, dont le cœur, parlant plus haut que l'âge, Pipe aussi le triomphe, oiseau dont le ramage Un jour fera tonner leur nom!

Où seraient ces soldats dont la vieille banière, Comme un condor, planait au sien de la lumière? Que la foudre jactait dans ce jour boréon Qui portait dans son flanc l'embryon de la gloire!

Qu'ont fait jactier pour nous le glaive et la victoire, Comme Vénus, du dot brumeux?

Achille fait Nestor, j'ai senti dans son âme l'émotion; En froid tressaillement, se mêlant à la flamme, En contemplant ton âge et tes guerriers honneurs, J'ai revu Bessuet auprès d'un cimier, terre! Bessuet nous parlant de l'écaisse poussière De ces blancs cheveux montés, teurs!

N'importe: le laurier ne croît bien que sur la tête; Pour ce peigne de plomb plus d'un laube coust jette, Sa jeunesse et son or à l'étude, au canon; Lafayette et Byron, pour la gloire et l'orage, N'ont-ils pas du bonheur fait le riant mirage?

SOUVENIRS DE L'AMIRAL COURBET.

Le ministre de la marine vient de faire savoir à M. Destrem, conservateur du musée de la marine, qu'il tenait à sa disposition plusieurs objets intéressants, se rattachant à la carrière et à la mort du vaillant amiral Courbet. Il est presque inutile d'ajouter que le conservateur s'immédiatement répondu en substance, au ministre donateur: "Donnez-voilà, donc la peine d'entrer".

Les pièces offertes sont les frontaux de dunette, en bois sculpté, du "Bayard" et de la "Triomphante", ainsi qu'une

plaque de cuivre ayant appartenu à la "Triomphante", et portant les noms des marins de ce navire qui ont péri pendant la guerre de Chine de 1883-84.

On se souvient que la "Triomphante", sous le commandement de l'amiral Courbet, fit sauter l'arsenal de Fon Toleou et força le fameux passage de la rivière Min. Quant au "Bayard", ce fut lui qui rapporta en France le corps de l'illustré marin.

Le musée de la marine ne possédait, d'ailleurs, que dans quelques mois ces pièces historiques, car elles sont actuellement à Saïgon, où les deux navires ont été mis hors de service et démolis.

THEATRES.

OPERA.

La seconde représentation de "Cendrillon" a été, hier soir, aussi brillante que la première, et tout nous fait croire que l'œuvre de Massenet figurera plusieurs fois encore à l'affiche, avant la clôture de la saison. Une pièce montée avec une telle richesse et avec un tel soin doit donner un bon nombre de soirées à recette.

C'est ce soir qu'aura lieu la représentation de gala au profit de l'Union Française dont nous avons eu le plaisir de parler si souvent. Nous apprenons que la recette en sera abondante et qu'il y aura grand monde ce soir dans la salle du théâtre de l'Opéra.

Le spectacle se composera de "Manon", avec M. Mikely et Mme Duperré-Mikely dans les rôles principaux, et d'un intermède de quel prendront part Mmes Bressler-Gianoli, Guinchan et Tenesky-Lussiez, et MM. Lussiez, Garoute, Layolle et Vézard.

Demain soir, "Le Prophète". Le rôle de Elys, s'ed à merveille à Mme Bressler-Gianoli et lui a valu une véritable ovation à l'occasion de la première de l'opéra de Meyerbeer.

Dimanche en matinée, "Pallade", le Ballet de Faust et "Cavalleria Rusticana".

Le soir, "Les Noces de Jeanette", opéra comique en un acte, et "Durand et Durand", comédie en 3 actes d'Albin Valbrègue.

BESSIERE ROUEN.

TULANE.

Les succès de David W. Field, dans "The Auctioneer", a pris les proportions d'un véritable événement.

Le Tulane fait chaque soir salle comble. Il en sera ainsi toute la semaine.

NEWCOMB.

La troupe Holden fait merveille à ce théâtre, sous l'habile direction de M. Fourton. Miss Mabel Trunnelle est l'héroïne de la semaine.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Miss Johnson Bennett, Rapoile jongleur, telles sont les plus grandes attractions de cette semaine à l'Orpheum qui ne démentit pas depuis dimanche.

CRESCENT.

Le chef-d'œuvre de Crescott, "David Harum", adapté à la scène attire la foule matin et soir au Crescent.

Il y aura matinée, aujourd'hui et samedi.

GRAND OPERA HOUSE.

La série des interprétations de "In the Palace of the King" est une des plus brillantes de la saison. La troupe Baldwin-Melville est en veine de succès.

Les intérêts américains en Corée.

Washington, 7 janvier.—La dépêche du ministre américain Allen est très brève; elle dit simplement: "L'infanterie de marine russe a été mise en marche aujourd'hui (6 janvier) pour Séoul".

Le chemin de fer reliant Chemulpo à Séoul est à voie unique et pauvrement équipé, et on croit au département d'état que les fonctionnaires japonais ont refusé de transporter les troupes russes à cause du manque de matériel roulant.

On comprend que le but de l'envoi d'infanterie de marine américaine à la capitale de la Corée, en toute hâte et avant toutes les flottes européennes, était dû au désir de protéger non seulement la légation américaine à Séoul, mais aussi les propriétés du chemin électrique et de l'usine d'éclairage électrique de cette ville dans lesquels des Américains sont fortement intéressés.

MM. Colbrand et Bostwick, ce dernier un Américain naturalisé, ont construit ce chemin de fer, ainsi que la ligne reliant Séoul à Chemulpo subseqüemment achetée par les Japonais.

Il existe d'autres intérêts américains importants en Corée. De fait on estime au département d'état qu'ils sont plus importants que ceux d'aucune autre nation.

La mort de l'impératrice douairière semble devoir compliquer sérieusement la situation à Séoul. Suivant l'étiquette rigide de la cour de Corée l'empereur doit entrer dans une longue période de deuil, qui durera certainement trente jours et qu'on a vu durer deux ans.

Durant cette période l'empereur refuse absolument de s'occuper des affaires publiques, de sorte qu'on craint que M. Allen, notre ministre à Séoul, ne soit absolument impuissant à pousser sa requête d'ouverture du port de Wiju au commerce.

Précaution en Russie.

Berlin, Allemagne, 7 janvier.—M. von Plehve, ministre de l'intérieur de Russie, s'est personnellement rendu en responsabilité envers le Tsar des mesures prises pour prévenir des soulèvements fanatiques contre les juifs à Kishinev ou ailleurs durant les fêtes, dit une dépêche de St-Petersbourg à la "National Zeitung", et il a lancé des ordres précis à cet égard.

Vente de baleines.

New York, 7 janvier.—Deux tonnes et un quart de baleines ont rapporté \$15,000 la tonne à une vente à Dundee.

Ce prix établit un nouveau record, dit une dépêche de Londres au "Times". D'après certains experts tout le marchandis fournie est représentée maintenant par quatre tonnes en Angleterre et en Amérique.

Feuilleton

L'Abeille de la N. O.

LES LARMES DE L'AMOUR.

Grand Roman Inédit

Par PIERRE SALES

PREMIERE PARTIE

I

LA DUCHESSE DE HERFORD DOUGLAS.

—Et qui donc serait allé le chercher? Je te dis que j'étais fait pour la vie la plus bourgeoise. Oui, c'est moi-même qui ai enlevé l'héritière, des que Juliet a eu négocié avec ces paysans au col de Grasse....

—Ah! l'air est admirablement pur là!

—Et le mistral passe par dessus. Ces paysans ne connaissent donc que Juliet.... qu'ils ne reverront même pas; car le brave garçon a terminé son service militaire et vient de rentrer à Paris.... Mais, trois jours après, je m'arrêtai devant la petite maison où on va nous élever notre amour, ainsi que cela m'est arrivé assez souvent dans mes excursions.... Ce premier jour, j'ai eu le courage de ne regarder l'adorée que de loin, et j'ai laissé passer trois autres jours avant d'y revenir.... Cette fois, par exemple, comme le mari était dans ses citrouniers et que la mère Mattei avait la gamine dans les bras, je lui ai offert de la lui garder tandis qu'elle traiterait de chercher une bouteille d'As-tu....

—Oh! Tu as pu l'avoir.... sans témoins.... entre tes bras!

—Oui, jalouse!.... Et je l'ai doublement embrassée!

—Et.... ensuite.... devant cette femme, tu as pu ne pas te trahir!....

—Est-ce que je me trahissais quand je te vois, même nue! Chez toi.... et que, dans un sa-

lon, la tentation me brûle de te crier: "Je t'aime!.... Je t'aime!.... Je t'aime!...."

Le pas du bateau retentit de l'autre côté de la nef, et la duchesse se serait enfuie précipitamment, sans cette ardente sollicitude qui venait toujours sur elle.

—Voyons.... voyons, du calme, Marthe.... Retire toi donc avec ton silence coutumière, que ton cocher ne puisse distinguer aucun trouble en toi, quand tu monteras en voiture!

—Merci.... Tu es toujours si agressive.... ma vie.... A demain, si je peux!

—Demain?... Seras-tu encore libre, ma pauvre Marthe? Elle partit bien lentement, et son cœur se serrait à mesure qu'elle s'éloignait. C'était ainsi chaque fois qu'elle l'avait vu, parce qu'elle se demandait toujours si ce n'était pas leur dernier rendez-vous.

—Allons! murmura-t-elle en prenant l'eau bénite: donnez-moi la force, mon Dieu!

Et, dans la même vasque, deux minutes plus tard, les doigts de l'amaut se plongèrent avec l'enfantine tendresse de l'amour, avec la sensation d'y retrouver le toucher, le frisson de l'amaute.

Mais, quand il porta l'eau bénite à son front, il eut honte, en sa mâle loyauté, de cette hypocrisie, car ce qui n'était qu'une comédie dans le monde était de

trépanantes, ce qui lui avait attiré cette remarque, bien affectueusement dite, d'ailleurs, par sa belle-mère: —Ne vous énervez donc pas ainsi, mon enfant. Je comprends combien l'absence.... les continuelles absences.... de mon fils vous sont pénibles; mais vous savez qu'elles lui sont imposées par ses intérêts.... les vôtres.... et qu'il faut bien qu'il visite sans retard toutes les propriétés, tous les domaines que mon second mari lui a laissés. Ce n'est pas tout que de bénéficier d'un bel héritage: il est indispensable d'en prendre possession; et quand une fortune est répandue, comme celle-ci, sur tous les points du globe....

—Oh! interrompit la duchesse déployant toute son énergie pour étouffer un sanglot, et y parvenant, je me rends bien compte, madame, des devoirs, des nécessités que sa grande situation impose à Clarence....

—Croyez bien, mon enfant, qu'il est navré d'avoir, sur deux ans et demi de mariage, à peine passé six mois auprès de vous, mais il ne saurait tarder à nous revenir pour toujours....

Quel effort il fallut encore à Marthe pour murmurer ces simples mots: —Je l'espère bien, madame. Puis elle se leva, alla prendre congé, un peu froidement, de la sœur de sa belle-mère, personne toute vaine de noir et à demi per-

due dans la pénombre de la piéce, ainsi que de M. Lebuchois, homme de confiance de la maison, qui était en train d'examiner minutieusement des papiers. Elle donna son front à baiser à la marquise et regagna son lit, précédée d'un domestique en livrée et coiffé coquette, son valet logé, un des plus beaux certainement de Paris, qui occupait toute la façade et l'aile droite de l'hôtel, l'aile gauche étant réservée à la marquise de Lauzun d'Aspremont, de telle sorte que la jeune femme, tout en ayant une existence absolument séparée, indépendante, se trouvait sous la continue surveillance de la mère de son mari.

Une demi-heure s'écoula encore, très silencieuse, dans la vaste bibliothèque, la marquise travaillant au crochet, sa sœur feuilletant, sans se lasser, des collections de journaux illustrés et jetant, à la dérobée, des regards obliques à M. Lebuchois, qui, lui, ne cessait pas de vérifier mémoires et factures, mais, entre chaque compte, caressait, d'un œil avide, les restes de beauté de cette ornatrice, qui avait été jadis simple petite chanteuse dans de très petits théâtres, et que sa sœur avait rapidement retirée de la vie, dit-artistique, et classée en sa maison même, dès qu'elle était venue s'établir, avec son fils, à Paris.

Elle-même avait été jadis une cantatrice, fort célèbre, et sa

carrière s'était déroulée ainsi éblouissante que celle de sa sœur avait été pitoyable. Puis, en plein écart de beauté et de talent elle avait quitté le théâtre pour épouser, d'abord le duc anglais de Herford-Douglas, dont elle avait eu son unique enfant, Clarence. Et, assez longtemps après son premier mariage, elle avait encore réussi à se faire épouser par un original, le marquis de Lauzun d'Aspremont, gentilhomme d'origine française, qui vivait en Angleterre et un peu sous toutes les latitudes, sauf en France, et qui, si l'on en croyait de nombreux indices, ne retirait pas grand bonheur de cette union. Il n'en avait pas moins laissé toute sa fortune au fils de sa femme, ainsi qu'il résultait d'un testament en bonne et due forme, déposé en l'étude de Me Gardanne, chez qui M. Francis Lebuchois était premier clerc.

C'est de cette façon que la marquise avait connu Lebuchois et lui avait confié la direction de toutes leurs affaires.

Aussi lui adressa-t-il la parole assez familièrement, vers minuit et demi, après toutefois être allé rassurer qu'aucune lueur ne brillait plus chez la jeune duchesse de Herford-Douglas.

—Pas d'autres nouvelles de M. le duc madame?

—Rien, depuis sa lettre de

carrière s'était déroulée ainsi éblouissante que celle de sa sœur avait été pitoyable. Puis, en plein écart de beauté et de talent elle avait quitté le théâtre pour épouser, d'abord le duc anglais de Herford-Douglas, dont elle avait eu son unique enfant, Clarence. Et, assez longtemps après son premier mariage, elle avait encore réussi à se faire épouser par un original, le marquis de Lauzun d'Aspremont, gentilhomme d'origine française, qui vivait en Angleterre et un peu sous toutes les latitudes, sauf en France, et qui, si l'on en croyait de nombreux indices, ne retirait pas grand bonheur de cette union. Il n'en avait pas moins laissé toute sa fortune au fils de sa femme, ainsi qu'il résultait d'un testament en bonne et due forme, déposé en l'étude de Me Gardanne, chez qui M. Francis Lebuchois était premier clerc.

C'est de cette façon que la marquise avait connu Lebuchois et lui avait confié la direction de toutes leurs affaires.

Aussi lui adressa-t-il la parole assez familièrement, vers minuit et demi, après toutefois être allé rassurer qu'aucune lueur ne brillait plus chez la jeune duchesse de Herford-Douglas.

—Pas d'autres nouvelles de M. le duc madame?

—Rien, depuis sa lettre de

carrière s'était déroulée ainsi éblouissante que celle de sa sœur avait été pitoyable. Puis, en plein écart de beauté et de talent elle avait quitté le théâtre pour épouser, d'abord le duc anglais de Herford-Douglas, dont elle avait eu son unique enfant, Clarence. Et, assez longtemps après son premier mariage, elle avait encore réussi à se faire épouser par un original, le marquis de Lauzun d'Aspremont, gentilhomme d'origine française, qui vivait en Angleterre et un peu sous toutes les latitudes, sauf en France, et qui, si l'on en croyait de nombreux indices, ne retirait pas grand bonheur de cette union. Il n'en avait pas moins laissé toute sa fortune au fils de sa femme, ainsi qu'il résultait d'un testament en bonne et due forme, déposé en l'étude de Me Gardanne, chez qui M. Francis Lebuchois était premier clerc.

C'est de cette façon que la marquise avait connu Lebuchois et lui avait confié la direction de toutes leurs affaires.

Aussi lui adressa-t-il la parole assez familièrement, vers minuit et demi, après toutefois être allé rassurer qu'aucune lueur ne brillait plus chez la jeune duchesse de Herford-Douglas.

—Pas d'autres nouvelles de M. le duc madame?

—Rien, depuis sa lettre de

carrière s'était déroulée ainsi éblouissante que celle de sa sœur avait été pitoyable. Puis, en plein écart de beauté et de talent elle avait quitté le théâtre pour épouser, d'abord le duc anglais de Herford-Douglas, dont elle avait eu son unique enfant, Clarence. Et, assez longtemps après son premier mariage, elle avait encore réussi à se faire épouser par un original, le marquis de Lauzun d'Aspremont, gentilhomme d'origine française, qui vivait en Angleterre et un peu sous toutes les latitudes, sauf en France, et qui, si l'on en croyait de nombreux indices, ne retirait pas grand bonheur de cette union. Il n'en avait pas moins laissé toute sa fortune au fils de sa femme, ainsi qu'il résultait d'un testament en bonne et due forme, déposé en l'étude de Me Gardanne, chez qui M. Francis Lebuchois était premier clerc.

C'est de cette façon que la marquise avait connu Lebuchois et lui avait confié la direction de toutes leurs affaires.

Aussi lui adressa-t-il la parole assez familièrement, vers minuit et demi, après toutefois être allé rassurer qu'aucune lueur ne brillait plus chez la jeune duchesse de Herford-Douglas.

—Pas d'autres nouvelles de M. le duc madame?

—Rien, depuis sa lettre de

carrière s'était déroulée ainsi éblouissante que celle de sa sœur avait été pitoyable. Puis, en plein écart de beauté et de talent elle avait quitté le théâtre pour épouser, d'abord le duc anglais de Herford-Douglas, dont elle avait eu son unique enfant, Clarence. Et, assez longtemps après son premier mariage, elle avait encore réussi à se faire épouser par un original, le marquis de Lauzun d'Aspremont, gentilhomme d'origine française, qui vivait en Angleterre et un peu sous toutes les latitudes, sauf en France, et qui, si l'on en croyait de nombreux indices, ne retirait pas grand bonheur de cette union. Il n'en avait pas moins laissé toute sa fortune au fils de sa femme, ainsi qu'il résultait d'un testament en bonne et due forme, déposé en l'étude de Me Gardanne, chez qui M. Francis Lebuchois était premier clerc.

C'est de cette façon que la marquise avait connu Lebuchois et lui avait confi